

blaient contempler les lueurs rouges qui s'en échappaient comme d'un incendie lointain. C'était, en effet, un beau spectacle, mais l'habitude y rend indifférents les habitants de la campagne. Ils regardaient sans voir, car leurs pensées étaient ailleurs, dans un monde invisible. Ce fut M. Leblanc qui, le premier, prit la parole.

— Nous n'avons guère l'air gai, ce soir, Céleste.

— C'est vrai, fit la jeune fille, mais ce n'est sans doute pas sans cause.

M. Leblanc lança à la jeune fille un regard interrogateur. Savait-elle déjà la nouvelle ? Si elle la savait pourquoi était-elle si triste ? C'est qu'alors elle regrettait tous les beaux projets évaporés. Elle n'avait vu dans son mariage avec lui que l'avantage d'une situation aisée, une grande ferme, de l'argent. Pourrait-il espérer qu'elle l'aimât pour lui-même ? Non.

Et tandis que tous ces doutes poignants torturaient son esprit, il lui tardait d'en avoir le cœur net.

— Céleste, tu me vois triste, ce soir, parce que j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

La jeune fille ne broncha pas, comme si elle se fût attendue à ces paroles, et elle répondit simplement :

— Je vous écoute.

Tant de calme déconcertait M. Leblanc.

Il n'y a pas de doute pensait-il, Nanette lui aura tout conté, et sa résolution est prise d'avance.

Et comme un homme convaincu qu'il n'apprend rien de nouveau, il se mit à faire sa longue confession ;

Céleste l'écoutait sans l'interrompre, les yeux baissés, tandis que lui-même n'osait pas la regarder en face, de peur de lire dans ses yeux un malheur qu'il ne pressentait que trop. Il lui raconta tous les détails de sa triste affaire avec le marchand de la ville, Altier. Voyant que Céleste l'écoutait toujours sans ajouter un seul mot de réflexion, il crut qu'il y aurait plus de noblesse de sa part à indiquer lui-même la solution de la question que d'en laisser la pénible tâche à la jeune fille. Il prit donc son courage à deux mains et poursuivit d'une voix que l'émotion faisait un peu trembler :

— Céleste, je t'ai raconté toute ma triste histoire. Comme tu le vois, je suis complètement ruiné. Il ne me restera plus ni un sou, ni un pouce de terre ; encore heureux si je puis remplir mes obligations.